



UKRAINE, OU LE LANGAGE DE LA LIBERTÉ

Par Emmanuel Abela ~ Photos : Pascal Bastien

DE L'ENFANCE AUX TRIBUNES DU DYNAMO KYÏV, L'AUTRICE, CHERCHEUSE ET TRADUCTRICE NIKOL DZIUB TRANSFORME L'EXPÉRIENCE DU STADE EN MATIÈRE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE. DANS *DU STADE AUX BARRICADES*, UNE ÉCRITURE PHYSIQUE, SENSORIELLE – PUNK, EN DÉFINITIVE –, FAIT DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE UKRAINIENNE UN ACTE DE RÉSISTANCE.

Dans votre récit, vous vous mettez en scène comme un personnage à part entière – une enfant, puis une jeune femme immergée dans ce monde du stade. Aviez-vous conscience, en écrivant, de construire une figure narrative puissante, et pas seulement de livrer un souvenir ?

Malgré la tentation de la métaphore, je vous avoue d'emblée que dans aucun des livres que j'ai écrits ou auxquels j'ai contribué d'une manière ou d'une autre je ne me suis mise en scène. Bien au contraire, je me suis toujours cachée derrière des époques, des environnements, des figures d'autorité littéraires, par humilité et par désir d'apprendre, et c'est ainsi que j'ai tenté de révéler les profondeurs de ma conscience.

Cela dit, je pense justement que les figures narratives puissantes naissent lorsque nous autorisons l'enfant qui vit, s'amuse et souvent souffre en nous à prendre le dessus sur notre « je » d'adulte, à porter la flamme de son regard où cela lui semble essentiel, en un mot à régner. C'est métaphorique, bien sûr, mais, pour moi, revenir à ces épisodes de mon enfance et de mon adolescence, à ces souvenirs, c'est me redonner une certaine solidité. C'est révéler ma force et la fixer, surtout en tant que femme réduite à un imaginaire de sentimentalisme, d'ineptie et de niaiserie. Vous voyez, je lutte encore pour me débarrasser de vieux clichés – ils durent depuis des millénaires, ce n'est pas si simple qu'il y paraît.

Nous avons toutes et tous cette capacité en nous – retourner à son véritable soi –, j'en suis convaincue, seulement nous avons été trop formatés par des modèles imposés par la société, trop pris par la spirale du temps, jusqu'à oublier nos propres pouvoirs – à commencer par celui de choisir et de suivre sa voix sans imiter personne.

Est-ce cette voix que vous avez voulu suivre dans ce livre ?

Dans ce livre, je gambade entre les époques bien plus que je n'écris le récit de ma formation (de ma *Bildung*). Ce n'est pas un texte linéaire. Écrire par fragments est aussi une manière de recoller les morceaux brisés par l'ordre social, religieux, familial, patriarcal. La littérature permet d'apaiser et d'harmoniser ces diverses parts de nous-mêmes qui nous constituent : l'enfant, le ou la rebelle, le garçon ou la fille sage, l'amoureux ou l'amoureuse, le créateur ou la créatrice.

C'est là, dans l'espace de la création, peut-être plus encore que sur les terrains de foot, que nous pouvons nous sentir libres d'être heureux, de guérir, de nous retrouver, de nous renouveler. Et quand je dis « nous », je pense aussi bien au lecteur qu'à l'auteur. Lire un livre, un texte, un poème, regarder un tableau, écouter un bon morceau de musique, c'est aussi une récréation dans nos vies d'enfants devenus sérieux trop tôt.

Une manière de se sentir libre ?

Tout écrivain, tout artiste, tout homme devrait penser à retrouver en lui l'enfant qu'il a été, qu'il est encore – et alors, oui, c'est la liberté. Cette tâche a été facilitée dans mon cas, parce que j'ai deux petits garçons qui ne peuvent se passer ni du ballon ni de moi. Je suis leur punching-ball, c'est dur et il faut savoir tenir. Car ça aussi c'est essentiel : je suis mère, et écrire autrement que de manière fragmentée et sous pression m'est presque impossible. Cela vous redonne pour un moment un sentiment de puissance semblable à celui que doit éprouver un boulet sortant d'un canon. Mais c'est usant.

— ***Pour écrire, il faut avoir du caractère, savoir se défendre, donner des coups de poing parfois.*** —

Sinon, je pense que j'ai surtout voulu considérer les fans de foot et moi-même avec un regard neutre, sans jugement policier – d'une manière un peu maternelle, justement –, même si je dois dire que je pense aussi avoir raconté mon récit comme si j'étais un garçon. Ce que nous faisons était au fond dangereux, mais nécessaire pour nous qui avons besoin de mûrir et de gagner en expérience citadine. J'en suis arrivée à la conclusion qu'il faut avoir le courage de regarder avec confiance la jeunesse en quête d'affirmation, de révolte et de liberté, la jeunesse parfois désespérée par la crise, la jeunesse qui a bien sûr besoin aussi qu'on la protège d'elle-même, mais pas en la punissant ou en la moralisant, non, en écoutant ses besoins et ses désirs et en l'aidant à croire en ses capacités.

Chez vous, le stade n'est pas seulement un décor : c'est un lieu de corps, de voix, de pulsation permanente.

Oui, la littérature, le récit doivent être vivants, mimer la vraie vie, monter sur les plus hauts pics pour descendre ensuite dans les abîmes de l'âme. Je ne suis pas un écrivain taxidermiste ou autopsieur. La littérature est un moyen pour moi de croquer la vie, et d'inviter les lecteurs à faire de même. C'est une mise au point sur ce que nous voulons être et vivre. Une méditation, aussi, mais pas passive, théorique. Pour écrire, il faut avoir du caractère, savoir se défendre, donner des coups de poing parfois, pas pour étonner, pour éblouir, pour atteindre un but prémédité, non, mais parce qu'il le faut pour la justice, la vérité, la vie, l'égalité sociale et générationnelle. Et d'ailleurs, lorsqu'on passe par la littérature, personne n'en sort avec des bleus, un œil au beurre noir ou des béquilles, n'est-ce pas ? Donc, la littérature ne peut nous faire que du bien, lorsqu'elle est pratiquée avec une âme qui, ayant traversé autant de bas que de hauts, a été elle-même entraînée à la catharsis.

Très vite, votre « je » semble se dissoudre dans un groupe, une foule, une ferveur collective. Était-ce important que le récit montre comment

l'individu s'efface parfois pour que le « nous » adienne ? Surtout dans un contexte de résistance permanente...

Le « nous » est plus robuste que le « je ». Le « nous » est indispensable pour que le « je » ait lieu, surtout un « je » adolescent. Le « nous », c'est aussi l'élan créatif que nous sentons lorsque nous écrivons en pensant à ceux qui nous ont poussés à écrire en nous encourageant et en nous entourant, même si eux-mêmes n'écrivent pas. Parfois on écrit ensemble, comme avant on hurlait ensemble dans les tribunes. Rien n'a changé, au fond. Et je refuse de croire à cette absurdité – que nous avons vieilli, que nous n'avons plus le droit de crier, que c'est mal vu. Je refuse !

Seulement, l'écrivain est malin. Comme il rêve d'un peu de reconnaissance, il travaille en solitaire, il courbe le dos au-dessus de son bureau, il gribouille des pages parfois aberrantes puis les efface, il se désespère devant la page blanche jusqu'à ce que de la vapeur lui sorte du nez, mais il reprend ensuite confiance et finit par écrire quelque chose qui claque.

Il ne faut pas que le « je » soit roi dans un texte. Trop de « je », ça m'a toujours un peu gênée pour le côté prétentieux, absolutiste et précieux. Qui serais-je sans « eux » ? J'ai des souvenirs, une mémoire, la capacité à la fois de me remémorer, d'inventer et d'écrire. J'ai la chance d'avoir vécu en Ukraine, en Suisse et en France, et mon travail, qui est plus un plaisir qu'une corvée, appartient aussi à tous ceux sans qui je n'aurais pas pu vivre cette vie libre et vagabonde à sa façon. En particulier aux défenseurs de nos villes et de nos vies ukrainiennes et européennes, à qui nous devons tant, mais qui ne connaîtront jamais la gloire personnelle.

Lorsqu'il s'agit de résister, de nous libérer, de nous révolter, le « je » se dissout. Et c'est tant mieux. Nous n'avons rien à gagner à nager dans les eaux de l'égoïsme et du narcissisme individualiste.

À mesure que le texte avance, le Dynamo Kyïv cesse d'être seulement un club pour devenir l'image de l'Ukraine elle-même. Est-ce là pour vous le cœur du livre : montrer comment une passion populaire peut devenir une force politique et un esprit de résistance nationale ?

Oui, je pense que le livre n'aurait pas existé et n'aurait eu aucun sens si je n'avais pas pensé en permanence au peuple ukrainien, à sa force, à sa résilience face aux injustices et aux souffrances causées par un voisin criminel et possessif. Depuis le début de la guerre, tout citoyen conscient se sent concerné. Nous éprouvons tous le besoin de contribuer d'une manière ou d'une autre au soutien à l'armée et aux victimes de la guerre,

mais aussi à la lutte contre la propagande russe et pour la clarification de la situation, que ce soit en Ukraine, en Europe ou ailleurs dans le monde. Je pense qu'avec cette guerre, quelque chose dans nos consciences a basculé. Puisque même ceux qui étaient naïfs face à la propagande ont fini par aiguïser leur esprit critique et par aborder de manière plus lucide le problème de la paix et de la sécurité européenne et mondiale en général. Si l'humanité ne tire pas toujours très vite les leçons de l'histoire, la guerre en Ukraine a mis les choses au point : plus moyen de douter dans quel camp nous voulons nous situer, dans quelle équipe nous voulons jouer. Pour moi, d'ailleurs, le Dynamo n'est pas qu'une image de la résistance locale ou nationale, mais l'emblème d'un esprit de résistance collective. Ce ne sont pas les dénominations nationales qui comptent, mais les valeurs à cultiver et à défendre, et elles sont universelles.

Cette conscience collective se forge-t-elle aussi dans des lieux populaires, comme le stade ?

Les hommes comme les femmes doivent avoir des lieux d'union, de réunion, de communion, c'est un fait. Pour les fans du Dynamo, il ne s'agit pas seulement d'aller au stade, de hurler et de rentrer ensuite chez soi comme si de rien n'était. Non, à Kyïv, le rapport entre le football et la démocratie est absolument crucial, c'est la fibre même de notre engagement. Et puis c'est une vraie aventure, c'est le vrai nom de la vie. Le football a rassemblé, accueilli, guidé nos jeunesse. Avant, pendant, après les matchs. Le temps entre les moments de retrouvailles, entre les matchs et les bagarres (parce que le foot est aussi une histoire de bagarres), ne comptait pas. Le football en Ukraine, c'est un peu comme la corrida dans le Pays basque ou en Espagne. C'est un moment d'épuration d'émotions souvent extrêmement puissantes. Des émotions réprimées par la censure, le centralisme, l'impérialisme, le suprémacisme, les imaginaires genrés. Des émotions réputées viriles – et pourtant, dans le secteur des ultras du Dynamo, les filles sont « pires » que les gars, je peux vous le garantir. L'histoire nous le montre d'ailleurs, les femmes ont un sens inné de la révolution. C'est pour cela qu'on a toujours restreint leur pouvoir, étouffé leurs émotions, nié leur virilité, leur ténacité, leur force. Ce livre est aussi une tentative pour redonner aux femmes leur digne place dans l'histoire de l'esprit d'indépendance et d'autodétermination. Mais il ne s'agit pas de séparer les femmes des hommes, plutôt de resserrer leur amitié.

Depuis l'agression dont elle fait l'objet, l'Ukraine montre un courage et une noblesse qui lui

permettent de résister encore et encore. En ces temps troublés, le peuple ukrainien nous donne une leçon formidable. Peut-être avons-nous besoin de lui à peu près autant qu'il a besoin de nous. Qu'en pensez-vous ?

Nous avons toujours besoin de tourner nos regards vers d'autres pays pour ne pas nous isoler, pour ne pas avoir le sentiment que notre histoire est achevée et que nous n'avons plus rien à défendre, plus rien à quoi nous opposer, à quoi résister. Le sentiment d'inertie qui peut toucher les pays occidentaux, notamment les pays qui ont été de grands empires autrefois, peut paraître logique. Mais le problème est que ce qui fonctionnait autrefois ne fonctionne plus aujourd'hui, et les petits pays sont justement ceux qui ont appris à lutter et à défendre leur existence à l'ombre de ceux qui pensaient diriger le monde. Si nous pouvons avoir l'impression que les empires continuent à être les maîtres du monde, soit c'est une illusion, soit c'est une faiblesse – je veux dire le signe que nous sommes tellement dépendants et si peu conscients que nous nous laissons faire en tombant dans le piège de l'excès de consommation, de l'irrespect de la planète et de ses ressources, d'une gestion inéquitable de la production, etc.

La Russie est le dernier pays « européen » à pratiquer des entreprises coloniales d'annexion de territoires voisins. La politique russe et son discours se fondent sur l'idéologie nationaliste du XIX^e siècle. Or, justement, aujourd'hui, nous devons nous tourner davantage vers des pays comme l'Ukraine, qui ont longtemps été méprisés, pour nous en inspirer. Je me souviens à quel point il était difficile, voire impossible, de se faire entendre quand on parlait de la littérature ukrainienne (voire de l'Ukraine en général) en France au moment de la guerre du Donbass. On devait faire face à un très puissant réflexe de défense de la Russie (de ce qu'on appelait autrefois « le monde russe », en faisant l'amalgame avec l'Empire russe et l'Union soviétique). L'extrême gauche autant que l'extrême droite faisaient de l'Ukraine et de sa culture une *terra incognita*, reproduisant en cela la propagande russe. Or, dans ces réflexes, la culture et la littérature ne sont pas pour rien. La Russie a longtemps œuvré à faire en sorte que l'Ukraine paraisse aux yeux du monde un lieu d'inculture, et, notamment à la fin du XIX^e siècle, elle a pu compter sur la France pour seconder son effort d'invisibilisation de l'Ukraine – sur cette France qui a si longtemps mené une politique colonialiste d'une part, culturicide et linguicide d'autre part.

En Ukraine, on parle souvent d'une guerre qui dépasse le strict cadre militaire. Comment la définiriez-vous ?

La guerre que nous voyons aujourd'hui se déployer en Ukraine depuis 2022, ou plutôt depuis 2014, est une guerre d'abord culturelle, médiatique, et seulement après politique. C'est pourquoi nous devons respecter les voix mineures – c'est-à-dire les voix qui ne viennent pas des empires, parce que l'essence de notre lutte quotidienne réside dans la diversité et la libre-pensée, qui sont souvent impossibles sous les gouvernements post-impérialistes. Cela me frappe même que nous soyons obligés de penser en fonction de ces deux extrêmes, Empire-centre/minorité-périphérie. Cela fait un moment que nous devrions être sortis de ce mode de pensée hélas encore largement utilisé par les médias. Cela fait un moment que nous aurions dû élargir et diversifier notre perception des pays, des nations, des cultures, des ethnies. Il y a bien sûr d'autres modèles de pensée, par exemple quand en Alsace nous parlons du transfrontalier comme un des piliers de l'Europe – mais ce n'est pas si simple, parce que, pendant ce temps-là, le transfrontalier reste impraticable aux frontières orientales du continent.

— *Les femmes ont un sens inné de la révolution.* —

Cette guerre se joue aussi dans les mots et les poèmes. Dans votre ouvrage, vous placez la figure de Maksym Kryvtsov, poète, photographe et soldat ukrainien tombé au combat le 7 janvier 2024, au côté de certains de vos héros, Jim Morrison, Jimi Hendrix et Kurt Cobain. Vous avez traduit son recueil *Poèmes de la brèche*. Comment s’y prend-on avec une poésie qui s’approche à ce point du corps, de la mort et de l’horreur tangible ?

Nommer ces héros de la musique, c’était une façon pour moi de rendre hommage à un poète que j’admire beaucoup pour la qualité de ses vers, l’authenticité de sa parole et son non-conformisme. Ces musiciens, comme beaucoup de rockeurs et d’adeptes de l’underground ou des cultures alternatives, s’opposent au système dominant qui veut brouiller les voix de ces personnalités pleines de particularités dont il craint la curiosité, la sensibilité et la lucidité.

J’aurais pu citer d’autres chanteurs ou groupes que j’aime. Mais ce qui unit ceux-là, c’est aussi d’être morts jeunes, d’avoir connu cette mort prématurée que, dans notre imaginaire, nous associons à la figure du Christ, au sacrifice et au martyr. En tout cas, ce qui lie à coup sûr Maksym Kryvtsov à ces chanteurs-auteurs, c’est l’essence libératrice de sa parole, qui prend souvent un rythme de chanson, rappelant les *protest songs*. Bien qu’il ne s’oppose pas directement au système, et qu’il se soit engagé dans l’armée, il s’oppose à un Empire d’autant plus lâche qu’il refuse de s’avouer pour ce qu’il est, jouant un jeu peu franc. Kryvtsov veut résister au mal et à la haine, construire un mur spirituel pour protéger la liberté des vivants et l’honneur des morts.

Lorsque, dernièrement, je suis retournée en Ukraine et que j’ai fait moi-même l’expérience de la guerre (une expérience toute relative, puisque je n’étais pas sur le front), j’ai ressenti moi aussi le besoin de trouver les mots pour exprimer ce qui arrivait et ce que je voyais. Formuler cette expérience n’est pas forcément salvateur, mais cela permet d’adoucir les angles auxquels on se cogne, ce choc que ne suivent normalement que des cris ou le silence.

Face à l’ennemi (et là encore, ce n’est pas une question de nationalité, puisque, par exemple, le groupe Wagner était tchéchène, et que les Tchétchènes ont eux-mêmes souffert de l’impérialisme et de l’agression russe – et qu’inversement il y a des Russes et des Biélorusses qui combattent du côté de l’Ukraine), l’instinct primaire nous pousse à injurier, à maudire, à nous tordre dans l’angoisse, mais ce n’est pas ça qui pourra nous libérer des tueurs, ni de nos propres démons. Nous sommes nés hommes pour exprimer le plus finement possible ce que nous ressentons – l’expérience, souvent indicible, de la mort, mais aussi de l’amour. Car le recueil de Kryvtsov est traversé par l’amour, plus que par la guerre. La guerre advient ici plutôt comme un contexte, un coup dur, mais attendu (souvenons-nous qu’avant la guerre les Ukrainiens étaient pris pour des paranoïaques), qui a donné lieu pour le poète à son départ pour l’armée, à l’écriture de poèmes de guerre, à l’expérience de la mort des compagnons, des soldats, des personnes dites « ordinaires » – et de la mort de masse, aussi.

Justement, ce que j’apprécie chez Kryvtsov, c’est que pour lui il n’y a pas de gens « ordinaires ». Avec lui, c’est le peuple qui entre dans le domaine poétique. Le pouvoir de la communauté se restaure, et c’est là que la paix a une chance de régner. La vie de chacun et de chacune compte. Et cet amour pour la vie de l’autre, comme pour la sienne, Kryvtsov sait l’honorer en la chantant. Au lieu de dire simplement la mort et de la maudire, il me semble qu’il choisit d’enchanter la vie, le quotidien, la beauté de l’ordinaire, de l’éphémère et de la sensation corporelle.

La poésie de Kryvtsov dépasse donc le contexte de la guerre, mais elle est claire, précise, lucide comme l’est l’œil d’un tireur. Il nous rappelle que les soldats sont des humains, tout aussi sensibles, drôles et amoureux que nous, et que nous devons nous efforcer de ne pas prendre pour acquis le fait qu’il y ait des hommes et des femmes pour nous défendre.

Pour Kryvtsov, la guerre est une immense blessure arrivée en pleine jeunesse, en plein printemps. Mais la bravoure sensible du poète ne la laissera pas prendre le dessus sur la vie et sur la beauté qui nous entoure au quotidien, mais que souvent nous oublions d’apprécier. Il rend grâce à cette blessure dans un mouvement de transformation, de guérison et de résilience post-traumatique. Il nous rappelle l’importance du *carpe diem*, de la gratitude, de la reconnaissance, du fait de remarquer ces petits détails magiques qui se présentent à chaque instant devant nos yeux – l’éclat de la neige, cette note de musique qui vous met des fourmis dans les bras, cette odeur de mandarines qui rend la vie savoureuse, car pleinement vécue à travers tous les sens dans l’instant présent. Justement, la poésie nous apprend cela, nous entraîne à remarquer, à percevoir l’étincelant.

Vous avez également traduit un recueil d’Artur Dron, un autre poète ukrainien devenu soldat à 22 ans, blessé et démobilisé l’an passé. On suppose que l’intensité contenue dans ces deux recueils s’inscrit dans une tradition plus ancienne de la résistance ukrainienne face à son voisin très encombrant. Traduire ces textes, est-ce une autre manière de lutter ?

Le recueil d’Artur Dron se distingue par l’idée très élevée de l’Amour qu’illustre le poète. Ce dont il nous parle, c’est de l’avenir, des enfants, de l’amitié, mais aussi des poètes cruciaux d’une littérature ukrainienne qui a longtemps été constituée d’écrivains exilés, bannis, censurés, incarcérés, exécutés. Il se demande également quelle peut être l’utilité de la poésie en temps de guerre : peut-elle

aider, consoler ? La poésie de guerre, à première vue, peut effrayer, car nous préférons nous tenir à distance de cette expérience de la violence et de la destruction. Ce qui est un leurre, car la peur nous éloigne de ce qui pourrait nous élever. Afin de vivre pleinement, nous devons être en contact avec l'obscur, le chaos, la ruine. L'expérience de la guerre telle qu'elle est dite ici dépasse le déni du mal et le réflexe de protection individuelle contre la déchéance. Une telle poésie est un remède contre le nihilisme, car elle nous rappelle que l'homme doit s'appuyer sur l'incommensurable, surtout en ces temps troublés. Il doit s'appuyer sur la communauté, sur l'idée d'une liberté partagée, mais aussi sur le sens de l'originel, du cosmique, du transcendant, du divin, du spirituel.

Certains poèmes sont de véritables prières, que ce soit par leur ton, leur thème, les références qui y sont mobilisées, ou autre. L'intention de ces poèmes n'est pas du tout d'accabler les lecteurs par l'évocation de la guerre, mais de les élever, de leur tendre la main lorsque le désespoir les a agenouillés, de les aider à se relever, et de les rassurer. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant que les deux recueils soient de véritables bestsellers en Ukraine. Vivement que la poésie soit ainsi honorée partout dans le monde ! On voit bien que les lecteurs, souvent de jeunes gens, se tournent sans peur vers cette poésie qui les ranime et dans laquelle ils cherchent une expérience qui leur permette de se sentir unis en cette époque difficile. Loin de vous plonger dans l'abattement, des poèmes comme ceux d'Artur Dron vous aident à garder un mental de gagnant, malgré la durée de la guerre, les shaheds, les coupures d'électricité et de chauffage. On comprend mieux en lisant cette poésie comment les Ukrainiens ont résisté au projet de Poutine de « prendre Kyïv en trois jours ». C'est évidemment un exemple à suivre, d'autant que la cure poétique est bien moins coûteuse que d'autres thérapies. Le pouvoir de guérison du beau est incontestable. Il y a une véritable guérison collective dans cette expérience cathartique qui passe par la parole d'un survivant s'adressant à une communauté qui se divise peut-être encore politiquement, mais qui tend de plus en plus à ne plus douter de sa culture et à croire aux pouvoirs d'une langue et d'une littérature qui ont été rabaissées et interdites pendant des siècles.

Car, oui, bien sûr, l'expérience que nous faisons aujourd'hui de la résistance à l'impérialisme entre en résonance avec ce que connurent, sous l'Empire russe, des poètes comme Taras Chevtchenko ou Lessia Oukraïnka, qui firent de la parole poétique une tribune pour éveiller le peuple. Les révolutions françaises ont été les étincelles qui ont allumé



— *Le pouvoir de guérison du beau est incontestable.* —

l'incendie démocratique dans toute l'Europe, ne l'oublions pas. Mais il n'y a pas que ça. Dans la tradition ukrainienne, la prière, le chant et la poésie ont une place centrale dans la vie autant privée que publique. La chanson, la musique et la poésie ukrainiennes sont indissociables des moments de communion, et ont été par conséquent toujours très suspects aux yeux des censeurs russes. Le pouvoir russe craignait et craint toujours non seulement l'ambition littéraire de la culture ukrainienne, mais aussi le pouvoir enchanteur, sorcier et chamanique de ces chants qu'il ne comprend pas et qui, par leurs intonations suaves et prolongées, dépassent la fonction basique de communication, tendant vers l'éveil de la sensation, de l'émotion, de la révolte parfois, autant que vers une forme d'apaisement intérieur et vers une sorte d'enthousiasme dépassant les frontières du rationnel.

Évidemment, traduire ces textes, c'est s'engager, lutter, résister, mais aussi contribuer à divulguer un patrimoine culturel qui a été rabaissé, proscrit, pointé du doigt, notamment en France, à cause de la propagande en faveur de la grande culture russe et de ses romans.

Dans votre propre ouvrage, l'expérience vécue s'est-elle construite dans ce rapport constant à la menace?

Au-delà des concepts finalement assez abstraits de domination, d'impérialisme, etc., tout est une question aussi et d'abord d'expérience vécue. Moi qui suis née encore en URSS, je n'ai jamais pu voir l'Ukraine dans un état de prospérité, je n'ai jamais connu que des luttes et des résistances. Et ce n'est pas seulement l'Ukraine qui est ainsi perpétuellement menacée. Avant encore que la guerre en cours n'éclate, on a pu voir d'autres pays de l'ex-URSS subir des injustices et des manœuvres de terreur de la part de la Russie. En Ukraine, nous ne trouvons pas ça normal, mais j'ai le sentiment que, aux yeux de certains Européens, cela paraissait presque anodin, très lointain en tout cas. Aujourd'hui, heureusement, l'Europe a finalement nettoyé ses lunettes avec le torchon ukrainien, et elle nous aide – justement parce qu'il s'agit de préserver ses propres frontières.

À vous entendre, cette guerre oblige aussi à repenser nos propres sociétés. Depuis le début de la guerre, l'Ukraine donne de précieuses leçons dont nous devrions nous inspirer. Quelles sont-elles?

Oui, la guerre en Ukraine nous a donné d'ores et déjà plusieurs leçons :

nous devons développer notre sens de l'ouverture vers l'autre et le monde et nous souvenir avec modestie de notre passé colonial et/ou impérial ;

nous devons développer notre esprit critique et notre vigilance devant les discours médiatiques, que leur objet soit culturel ou politique ;

nous devons faire attention lorsque nous nous sentons obligés d'écouter et d'être d'accord avec un discours amplifié par les médias qui n'entre pas en résonance avec nos valeurs ;

nous devons bien connaître nos valeurs, les manifester et les défendre afin de ne pas être victimes du destin ou de la politique, et de rester maîtres de nos vies et créateurs de notre avenir ;

nous ne devons pas compter uniquement sur le gouvernement, nous devons développer des réseaux civils afin d'agir selon notre volonté collective ;

nous devons développer notre sens de la vérité et de l'authenticité afin d'être entendus et clairement compris et de ne pas nous laisser déboussoler par les événements extérieurs ;

nous devons nous battre (avec ou sans violence) pour que des voix justes s'expriment et soient audibles – et pour que le *politique* ne domine pas le paysage collectif ;

nous devons agir face à toute forme d'excès ou d'abus de pouvoir et face à toute espèce de corruption ;

nous devons investir dans le développement de manifestations culturelles pouvant contribuer à éclairer et à ouvrir nos esprits ;

nous devons collaborer activement avec ces pays qui manquent de moyens, certes, mais pas d'idées, d'idéaux et de volonté ;

nous devons apprendre à nos enfants à avoir une parole et une pensée claires, fortes et décidées, afin de préserver la paix et le monde que nous construisons tous les jours.

Dans votre ouvrage, vous écrivez : « Le mal n'anéantira jamais la lumière. » Est-ce la note d'espoir que vous adressez par-delà la nation ukrainienne au monde entier?

Nous sommes beaucoup plus forts que nous le pensons, surtout lorsque nous nous ouvrons à la sensibilité, à la connaissance et au courage. Nous devons apprendre à nous dépasser, c'est certain, mais au-delà de la musculation physique. Le pouvoir d'entraîner nos âmes et nos esprits, notamment grâce aux arts, est une bénédiction offerte aux humains. Soyons fiers de pouvoir nous distinguer ainsi des autres espèces ! Nous avons tout entre nos mains pour ne pas finir comme dans *Les Âmes mortes*.

Je crois aux peuples de ce monde qui sont capables de faire face aux régimes despotiques intérieurs ou extérieurs sans faillir. Ceux que l'on considère comme démunis, faibles, sensibles, bons à rien, sont forts en ceci qu'ils sont invisibles et qu'ils réfléchissent.

Il est temps que la bonté prenne le dessus et que ceux qui pensent se relèvent et s'unissent, qu'ils forment un front culturel, moral, spirituel pour que les abus individuels comme les crimes contre l'humanité cessent de se reproduire.

Nous cédon parfois à l'angoisse, nous nous laissons impressionner par des messages alarmants, maléfiques, décourageants, déstabilisants, des mensonges de spécialistes en manipulation qui viennent de tous les côtés. Soulevons le voile des faux-semblants et défendons la vérité.

La bonne littérature, la musique, l'art sont le feu qui nous a été offert pour que nous ne soyons plus jamais dupes. Ne le soyons pas. Ne le soyons plus.

— **DU STADE AUX BARRICADES,**
Nikol Dziub, Médiapop Éditions

— **POÈMES DE LA BRÈCHE**
Maksym Kryvtsov, Les Éditions Bleu et Jaune

— **NOUS ÉTIONS LÀ,**
Artur Dron, Les Éditions Bleu et Jaune